Ami du Clergé du 7 septembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XXXIII. 15e Dimanche après la Pentecôte : Jésus-Christ, notre vie, 249.
Notre-Dame de la Merci (24 septembre). — Nécessité permanente de son culte, 250.
A l'école des Saints. — Ste Marguerite-Marie (17 octobre) : Sacrifice et rayonnement (Plan), 252.
Sujets de circonstance. — « Journée eucharistique » : I. Les richesses du culte eucharistique, 253. — II. L'action de grâces, 255.
En lisant. — La messe à la portée de tous, 256.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

(15e Dimanche après la Pentecôte)

XXXIII

JÉSUS-CHRIST, NOTRE VIE

Mes frères,

Dimanche dernier, les textes liturgiques nous parlaient des deux voies si différentes où peut s'engager une vie humaine : l'opposition radicale : *chair et esprit,* ou l'opposition équivalente : *Dieu et l'argent.* Nous avons entendu l'Apôtre nous dire : « La chair lutte contre l'esprit et l'esprit contre la chair ! » Et nous avons recueilli des lèvres du Maître ces mots : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. »

Aujourd'hui, l'épître et l'évangile nous tiennent en dehors de cette distinction, tout en la supposant établie, et nous parlent de la conduite à tenir à l'intérieur du *royaume de Dieu,* c.-à-d. de l'Eglise, de la manière de nous traiter les uns les autres et de la confiance sans bornes que nous devons avoir en Jésus-Christ, maître et roi de la vie et de la mort.

I. — *L'épître : Importance de la charité*

S. Paul avait expliqué l'opposition entre la chair et l'esprit, il explique, maintenant, comment il faut faire pour « marcher selon l'esprit ». Cette expression signifie, vous vous le rappelez : vivre, agir, avancer, monter vers la perfection, ne pas rester figé dans la stagnation, dans l'immobilité, car dans la vie chrétienne « ne pas avancer, c'est reculer ».

Que nous recommande-t-il donc ? Principalement *la charité mutuelle.* Jésus avait dit aux apôtres : « Je vous donne un nouveau commandement, c'est de vous aimer les uns les autres ». S. Paul revient constamment, lui aussi, sur le précepte de la charité. Il n'en est pas de plus important, de plus indispensable, de plus caractéristique de la vie chrétienne. Relisez l'épître de ce jour, avec ce fil conducteur, vous la comprendrez en ses moindres détails :

« Ne soyons pas avides d'une vaine gloire, au point de nous provoquer les uns les autres et de nous porter envie mutuellement... Si l'un d'entre vous est tombé par surprise, en quelque faute, vous qui êtes spirituels, — c'est-à-dire, vous qui vivez dans le désir de la sainteté, — relevez-le avec un esprit de douceur, prenant garde à vous-même, de peur que vous ne tombiez, vous aussi, dans la tentation... »

Quelle sagesse ! Comme nous devons être charitables envers les pécheurs ! Qu'ils ont torts ceux qui se montrent durs et méprisants ! Ils oublient leur propre condition. C'est pour eux que S. Paul déclare : « Si quelqu'un s'imagine être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se trompe lui-même ! »

Tout le bien qui est en nous vient de Dieu ! Le sentiment de notre néant doit être à la base de notre vie chrétienne. C'est en ce sens que les maîtres de la vie spirituelle affirment, après S. Augustin, que l'humilité est le fondement de l'édifice spirituel, et que plus cet édifice doit monter plus haut, plus il faut que le fondement soit profond dans le sol de notre âme !

Cela bien acquis, tout le reste devient aisé : cette assistance spirituelle, qui est la vraie charité, découle tout naturellement de cette certitude que nous ne sommes rien et que Dieu seul sanctifie. « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ ».

Et voici maintenant autre chose : « Que celui à qui on enseigne la parole de Dieu, fasse part de tous ses biens à celui qui l'enseigne ». C'est-à-dire, vous qui recevez les dons de l'esprit, donnez votre aide matérielle aux œuvres de l'esprit. Soyez généreux pour ces œuvres d'apostolat. Comprenez que les dons spirituels sont sans commune mesure avec les richesses terrestres.

Sur quoi, S. Paul formule un principe extrêmement important et d'une logique irréfutable :

« Ne vous y trompez pas, dit-il, on ne se moque pas de Dieu. Car ce que l'homme aura semé, il le récoltera ! Celui qui sème dans la chair, récoltera de la chair de corruption. Mais celui qui sème dans l'esprit récoltera de l'esprit, la vie éternelle. »

La justice de Dieu est au-dessus de toute vie humaine. C'est nous qui faisons notre destin. C'est à nous de choisir : on ne se moque pas de Dieu. On peut le défier, au cours de cette brève existence, mais il est éternel. Il n'a pas besoin de frapper dès ici-bas, quoiqu'il lui arrive de le faire, pour l'exemple. Mais il est écrit : « A Toi toute chair viendra ! *Ad Te omnis caro veniet !* » comme nous le chantons à la Messe des morts. Et c'est alors que chacun récoltera ce qu'il a semé. « C'est pourquoi, conclut notre épître, pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux qui sont de la même famille que nous dans la foi ! »

II. — *L'évangile : La charité de Jésus*

En parlant ainsi, S. Paul n'oubliait pas un instant que la source même de cette vie est Jésus-Christ. L'évangile, en nous rapportant un de ses plus éclatants miracles, nous fait remonter à l'origine de notre foi en lui.

La résurrection du fils de la veuve de Naïm est un de ces faits qui déconcertent la critique de nos jours. Le fait est rapporté avec tant de simplicité et de naturel, il est inséré dans la trame de notre troisième évangile, celui de S. Luc, de façon si intime qu'il faut ou l'admettre comme une vérité historique ou rejeter tout l'évangile. Mais, rejeter tout l'évangile, c'est quelque chose de monstrueux. Supprimer l'évangile, ce serait nier la lumière, selon un mot célèbre et absurde, « éteindre les étoiles » ! Tertullien s'écriait : «Ne touchez pas au seul espoir de tout l'univers. *Parce unicæ spei totius orbis !* »

Mais si l'évangile est chose sacrée, il faut bien le prendre tel qu'il s'est offert à nous, non comme une chose purement humaine mais comme une révélation divine scellée par le miracle, qui est précisément la signature de Dieu !

Jésus avec ses disciples se dirige vers la petite cité de Naïm. Lui seul sait pourquoi, ce jour-là et à cette heure même, il vient en ce lieu. C'est le soir, l'heure des funérailles chez les Juifs. Le cortège des apôtres entourant le Roi de la Vie rencontre un cortège de mort : c'est le fils unique d'une pauvre veuve que l'on va porter en terre ! La douleur est, selon l'usage du temps, très bruyante autour de cette détresse d'une mère !

Jésus est touché de compassion pour la pauvre femme. Il s'approche. Il dit cette parole étonnante en la circonstance : « Ne pleurez pas ! » Et à sa parole, en effet, les larmes s'arrêtent aux yeux de la mère : un immense espoir, en apparence insensé, s'est emparé de son cœur. Israël savait que, dans le passé, des prophètes comme Elisée avaient ressuscité des morts. Qu'allait-il se passer ? Minute émouvante, décisive : Jésus s'approche, il touche le cercueil. Les porteurs s'arrêtent. Tous sont en suspens. Et le Roi de la Vie parle : « Jeune homme, dit-il, je te l'ordonne, lève-toi ! »

Et le mort obéit, il se lève, il parle, sans doute pour bénir son sauveur. Et Jésus le rend à sa mère, qui est sans doute folle de joie. Et tous sont terrassés par la crainte, c.-à-d. que tous ont senti passer la puissance de Dieu. « Un grand prophète a surgi parmi nous, disent-ils, et Dieu a visité son peuple !»

* *

C'est par de tels faits que la foi en l'évangile devait s'établir. Nous admirons, nous, l'évangile, ou nous faisons profession de l'admirer en raison de la beauté de sa doctrine, de la perfection de sa morale. Ce n'est pas assez pour fonder la foi. S'il n'était qu'une chose humaine, la découverte d'un sage, parmi beaucoup d'autres, il n'aurait pas sur nous cette emprise. Mais le miracle lui donne cette force contraignante, en nous démontrant qu'il est une œuvre voulue par Dieu, réalisée par Dieu, imposée par Dieu. « Quiconque croit sera sauvé, quiconque ne croit pas sera condamné. » Ne l'oublions jamais et soyons de ceux qui croient. Ainsi soit-il.

NOTRE-DAME DE LA MERCI

(24 septembre)

NÉCESSITÉ PERMANENTE DE SON CULTE

Mes frères,

Le vocable de Notre-Dame de la Merci sous lequel nous fêtons aujourd'hui la Ste Vierge, doit être un peu mystérieux à beaucoup de chrétiens. Il se rattache à une histoire qu'ils ignorent. Et la signification courante aujourd'hui de ce mot « *merci* » fait oublier son sens originel.

Pourtant ce titre mérite toujours notre attention. Pour le passé, il nous rappelle la compassion de Marie pour les captifs et le souci de leur fidélité à son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; pour le présent, il nous invite à la miséricorde envers les prisonniers et à la générosité dans le pardon ; pour le passé et pour le présent, il nous dit qu'elle est la grande libératrice des âmes. C'est donc Notre-Dame de la Merci *d'hier, d'aujourd'hui, de toujours* que je voudrais célébrer avec vous en sa fête.

I. — *Hier*

Au XIII^e siècle, alors que tant de chrétiens d'Espagne étaient retenus captifs chez les Maures et couraient danger d'apostasier, la Ste Vierge apparut simultanément à S. Pierre Nolasque, à S. Raymond de Pennafort et à Jacques I^{er} d'Aragon. Et elle leur fit à tous les trois la même demande d'instituer un Ordre religieux qui se vouerait au rachat des captifs, afin surtout de sauver leur foi en péril. Et c'est à cet appel de Notre-Dame qu'ils instituèrent l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, c'est-à-dire de Notre-Dame du rachat, de la libération, de la Miséricorde.

Ainsi Notre-Dame se trouvait au principe d'une fondation éminemment et héroïquement charitable. Des hommes se consacraient au rapatriement de leurs frères, ils s'engageaient à se substituer à eux si l'ennemi l'exigeait, ils affrontaient des dangers qu'ils savaient périlleux pour la foi des plus faibles. Et l'histoire a enregistré le nom des « Mercédaires » qui restèrent ainsi otages des années durant.

Il y eut même, pendant des siècles, un véritable élan de générosité en faveur des prisonniers des musulmans. Si aujourd'hui les Français connaissent moins les Mercédaires que les Franciscains ou les Dominicains, il ne faudrait pas ignorer ou oublier qu'ils furent si nombreux chez nous qu'ils comptèrent jusqu'à huit provinces. Et tous les Fran-

çais, sur l'invitation de Louis XIII, les soutenaient largement de leurs aumônes pour leur œuvre de libération.

Nous avons là une preuve sensible de la pitié pour nos malheurs de Celle que nous appelons à juste titre Notre-Dame de la Miséricorde. Son cœur s'est ému de la douloureuse situation de tant de ses enfants prisonniers chez l'infidèle. Elle a inspiré leurs frères de leur venir en aide jusqu'à payer à leur place, et elle leur en a donné le courage.

Cela appartient au passé, mais il reste à nous en souvenir, à n'être pas des ingrats, à mériter que Marie se penche sur nos propres misères.

La prière de cette fête, nous le verrons, nous élève sur un plan supérieur et nous donne à songer à une captivité plus honteuse et plus redoutable ; elle commence pourtant par évoquer cette intervention historique de Notre-Dame.

A l'imitation de l'Eglise, que notre hommage à Notre-Dame de la Merci soit d'abord aujourd'hui un hommage de gratitude, car le même mot qui signifie à la fois : « rachat, paiement et reconnaissance, gratitude » doit justement nous rappeler que l'action de grâces est une dette.

Et voilà pourquoi la dévotion à Notre-Dame de la Merci n'est pas moins d'actualité aujourd'hui qu'hier.

II. — *Aujourd'hui*

Car il y a toujours des prisonniers — les hommes n'ont pas fini encore de se faire la guerre — et des prisonniers d'ennemis de Dieu et de la foi plus acharnés encore que les Sarrasins d'Espagne il y a sept siècles.

Pendant la guerre, le souci de nos milliers d'hommes en captivité avait remis en honneur le culte de Notre-Dame de la Merci. Ils sont rentrés en masse dans leurs foyers. Pas tous pourtant, puisque à cinq ans passés de la fin des hostilités, de nombreux prisonniers sont toujours détenus à l'étranger ou dans leur propre pays.

La guerre ? Mais elle continue en divers lieux du monde. Quel est le sort là-bas des prisonniers, en particulier de nos frères catholiques, des missionnaires, des religieuses, des prêtres et des chrétiens indigènes ? Les journaux nous ont fait le récit de certains massacres ; et nous ne savons que trop la malfaisance de certain fanatisme.

Et puis, derrière le « rideau de fer », certaines nations catholiques ne sont-elles pas en réalité captives ? Leur foi n'est-elle pas en danger autant que celle des Espagnols sous la domination des Sarrasins ? Ne recevons-nous pas journellement l'écho de l'aggravation des persécutions contre Dieu, l'Eglise, contre tous ceux qui les représentent, évêques, prêtres, religieux, contre tous ceux qui prétendent leur rester fidèles ?

Le culte de Notre-Dame de la Merci reste donc toujours actuel. N'avons - nous pas à lui demander de s'intéresser à tant de nos frères, aujourd'hui dans les fers ? A - t - elle épuisé les ressources de sa miséricorde et ne peut-elle pas en notre temps susciter les initiatives qui amélioreront le sort matériel et moral de tant de pauvres hommes privés de ce bien le plus cher : la liberté ?

Ainsi l'ont compris chez nous ceux-là que préoccupe plus que d'autres le salut de la liberté humaine.

Car au fond, c'est ce bien qui est en cause. Et S. S. Pie XII a lancé un appel pathétique à tous les gouvernements, dont la voix de nos évêques a prolongé l'écho, en faveur d'une large amnistie. Les mouvements qui bataillent en faveur de cette amnistie, du moins les mouvements catholiques, se sont placés d'instinct sous l'égide de Notre-Dame de la Merci, la libératrice des captifs : preuve n'est-ce pas que sa mission n'est pas finie.

Enfin voulait-il parler seulement des prisonniers politiques, le Jésus de l'Evangile qui disait : « J'étais en prison et vous m'avez visité » ? Il n'est pas question d'ouvrir toutes grandes les portes des prisons et de détruire la Bastille. Mais il n'empêche que la justice est trop souvent rigoureuse, ou trop lente et que même les plus criminels ont une âme à sauver.

Alors, en cette fête du moins, ne faut-il pas prier Notre-Dame de s'intéresser à leur sort, d'amener la libération de ceux qui se rachèteront, de faire pour les autres de leur détention l'épreuve qui sauve ?

III. — *Toujours*

Enfin, si nous réfléchissons à la suprême pensée de l'intervention de Notre-Dame près de S. Pierre Nolasque et de ses collaborateurs, nous ne pourrons manquer de remarquer que son culte est de toujours. Quoi donc, en définitive, angoissait le cœur de la Mère du ciel, sinon le risque que courait la foi de ces pauvres captifs sous le joug des Maures. Elle pensait à leur misère matérielle, mais encore plus au malheur éternel qui en en serait la prolongation plus redoutable et sans fin, en raison de leur apostasie probable.

Ainsi l'animait une pensée supérieure, celle des âmes, de leur salut, de leur éternité. Il s'agissait de libération corporelle, et plus encore de libération spirituelle. Et c'est bien celle-ci la vraie liberté.

Aussi comprenez-vous la prière de cette fête :

« O Dieu, qui pour délivrer les fidèles du Christ de la puissance des païens, avez, par la glorieuse Mère de votre Fils, enrichi votre Eglise d'une nouvelle famille, accordez à l'auguste inspiratrice d'une si grande œuvre *de nous délivrer, par ses mérites et son intercession, de tout péché et de la servitude du démon.* »

Combien de chrétiens, hélas ! baptisés et communiés, vivent dans cet esclavage du péché et du démon. Lamentable faiblesse de notre nature humaine faussée par le péché originel. Et nous assistons à ce spectacle déroutant : ceux qui avaient la liberté des Enfants de Dieu y ont renoncé pour retourner à la servitude du démon.

A Noël 1949, le Pape attirait en paroles émouvantes l'attention de ses enfants sur cette inconséquence si généralisée.

« Il y a, disait-il, des croyants et des catholiques que malheureusement l'esprit, aussi faible que la chair rend transfuges de leurs propres devoirs et oublieux des vrais trésors, ou pour de longues années ou dans une alternance habituelle de désertions et de retours éphémères. Ils s'illusionnent s'ils pensent posséder la vie chrétienne qui plaît à Dieu, sans que la grâce sanctifiante demeure habituellement dans leur cœur. De faciles compromis entre terre et ciel, temps et éternité, sens et esprit, ils sont entraînés dans le danger de mourir de misère et de faim, loin de ce Jésus qui ne reconnaît pas pour siens ceux qui veulent servir deux maîtres. »

Servir le Maître du ciel et de la terre, c'est régner : parce que c'est commander à ses passions, triompher de la tentation, résister à l'occasion du péché : tout cela œuvre d'indépendance, de liberté, de maîtrise de soi avec la grâce de Dieu ; servir le maître des ténèbres c'est se faire esclave, parce que c'est obéir à ses suggestions, s'abandonner à son pouvoir, se livrer pieds et poings liés à sa discrétion : acte d'abandon, de déchéance, de démission de notre « moi » de chrétien qui devrait commander.

Ainsi donc, quand on réfléchit au nombre de chrétiens qui vivent actuellement dans le péché, tout en gardant leur foi, on ne peut se défendre de l'impression d'un immense troupeau d'esclaves que le démon, celui qui n'est pas le pasteur, pousse devant lui et mènerait jusqu'aux abîmes si n'intervenait la divine bergère à qui Dieu nous a confiés. Mais nous savons que Dieu a mis une condition à cette intervention : la prière, qui est la reconnaissance pratique de notre dépendance de sa Providence. Aussi redisons, pour nous ou pour des âmes qui nous sont chères, la prière de l'Eglise : accordez à l'auguste inspiratrice d'une si grande œuvre de nous délivrer, par ses mérites et son intercession, de tout péché et de la servitude du démon.

* *

Le mot *merci* s'emploie davantage aujourd'hui dans le sens de *remerciement* que dans le sens de *grâce*.

Pourtant il y a une locution où il garde cette antique signification : « être *à la merci de* », c'est être ou se mettre en son pouvoir, pouvoir, à sa disposition, à sa faveur.

Puisque Marie est Notre-Dame de la Merci, remettons à sa merci, à sa générosité, à sa grâce le sort de tous ceux qui sont en captivité. Trop d'entre nous ont eu leur sort, pour être insensibles à leurs malheurs. Aussi bien serions-nous « catholiques » si notre charité ne s'étendait à tous les hommes pour compatir à leurs souffrances et les soulager au moins par la prière qui est le moyen le plus efficace ?

Remettons-nous nous-mêmes à sa merci, à son pouvoir, à sa discrétion. Peut-être nous arrive-t-il de tomber à la merci de Satan par le péché. Une fois pour toutes, par une généreuse consécration à la Sainte Vierge, qu'elle nous ait à sa merci, afin de nous établir dans la dépendance de Dieu et nous garder de l'esclavage du démon.

Si la guerre venait enfin à être mise hors la loi — mais n'est-ce pas une utopie ? — Notre-Dame de la Merci aurait toujours droit à notre culte, certes en actions de grâces de la délivrance des prisonniers du corps, mais aussi comme ouvrière de la délivrance des âmes. Et la servitude des corps n'est rien auprès de la servitude des âmes. Notre-Seigneur nous l'a déclaré : « Ne craignez pas tant celui qui peut tuer votre corps que celui qui peut perdre et votre corps et votre âme. »

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Marguerite-Marie

(17 octobre)

(Plan)

SACRIFICE ET RAYONNEMENT

« Venez à moi, vous tous qui peinez, et je vous soulagerai ». Nous pouvons méditer, aujourd'hui, ces paroles de N.-S., et voir comment il les a réalisées en Ste Marguerite-Marie.

I. — *Ame visitée par l'épreuve*

De bonne heure, Marguerite-Marie Alacoque perdit son père. Elle se vit soumise, avec sa mère, chargée de cinq enfants et accablée d'embarras domestiques, à une véritable servitude. La famille paternelle exerçait une persécution continuelle et, pendant plusieurs années, l'enfant subit un genre de martyre dont Dieu seul mesura la gravité. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise nous invite à prier spécialement pour les orphelins.

Ce qui augmentait encore l'angoisse de cette situation, c'étaient les fréquentes maladies de la mère, d'autant plus que Marguerite se voyait privée des moyens les plus élémentaires de la soulager. Comme la jeune fille devait ressentir douloureusement l'humilia- cette faiblesse sociale !

D'autres épreuves se faisaient encore plus personnelles, telles une longue maladie, des désolations intérieures, la lutte à soutenir sans trêve contre le monde et ses attraits. Dans le silence du cloître, les épreuves intérieures deviennent plus intenses et plus aiguës. Sa vie désormais est dominée par l'amour de la croix et la participation aux souffrances du Christ.

II. — *Ame toute donnée à Dieu*

Dès le premier éveil de son intelligence, la petite Marguerite-Marie s'est tournée vers Dieu. A l'âge de quatre ans, quand tant d'enfants sont encore inconscients, elle a fait vœu de perpétuelle chasteté. Sous l'aiguillon de la souffrance, elle ne reste pas inerte, elle se purifie de tout ce qui pourrait être moins agréable à Dieu, elle se détache progressive-

ment de tout ce qui, en elle, serait capable de peser sur son âme pour l'empêcher de s'élever, elle apprend à se vaincre, n'ayant que Dieu pour témoin, elle devient « humble entre les humbles », elle s'ouvre toujours plus grande à l'action divine.

N.-S. dans la Sainte Eucharistie est sa force ; par lui elle perçoit la beauté des vertus, elle reçoit lumière et consolation ; mais aussi, il multiplie ses appels, il lui demande tout son cœur. La réponse est digne de Celui qui est tout amour : elle ne veut être qu'à lui. Suivant le conseil de sa maîtresse des novices, elle va « devant le Saint-Sacrement se mettre en présence comme une toile d'attente devant un peintre ».

Sa devise traduit de façon frappante l'état de son âme toute donnée au divin Epoux.

Tout pour Dieu et rien pour moi !
Tout de Dieu et rien de moi !
Tout à Dieu et rien à moi !

III. — *Ame messagère du Sacré-Cœur*

Un don si total de soi-même attire toujours les faveurs divines, par ce qu'il fait de l'âme une pure capacité de Dieu. Une humilité si profonde est bien de nature à plaire au Père céleste, qui cache ses trésors « aux sages et aux habiles » et qui les révèle « aux tout petits ». Jésus fait de Marguerite-Marie sa confidente et la charge de rendre tous les chrétiens attentifs à l'immensité inépuisable de son amour.

Avant elle, on avait connaissance des « richesses insondables » du Cœur de l'Homme-Dieu, mais la dévotion dont ce Cœur était l'objet, restait le fait d'individus ou de groupements isolés ; c'est par son intermédiaire que le culte du Cœur « qui a tant aimé les hommes » est devenu à la fois populaire, universel et officiel. La pratique de l'Heure sainte, des premiers vendredis du mois, la transmission des promesses divines du Cœur de Jésus, et de ses communications sur son « excessive miséricorde », tout cela est arrivé jusqu'à nous par l'humble Visitandine, messagère irrésistible du Cœur de Jésus.

Encore aujourd'hui, Paray-le-Monial demeure le centre de la dévotion au Sacré-Cœur.

Souffrance, amour jusqu'au don de soi-même le plus intégral, rayonnement incessant, voilà ce qui résume la vie de sainte Marguerite-Marie.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Journée Eucharistique

I

LES RICHESSES DU CULTE EUCHARISTIQUE

Mes frères,

« C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie », déclarait Notre-Seigneur à ceux de ses disciples qui trouvaient « dures et difficiles à entendre » sa proclamation de l'Eucharistie (Jo., VI, 60, 63). Les chrétiens ont donc l'obligation de vivre de l'esprit du Christ, suivant S. Paul qui en vécut si parfaitement : « Celui qui s'unit au Christ est un seul esprit avec lui » (I Cor., VI, 17). « Vous ne vivez point dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas » (Rom., VIII, 9).

Or cet Esprit est esprit de vérité, esprit d'amour, de douceur et de zèle, esprit de sacrifice. Il nous faut le désirer, le demander et, par là, mieux comprendre la sainte messe et ses diverses intentions.

I

Où le puiser cet esprit, sinon dans le Christ lui-même, dans le culte du Sacrement admirable où il nous a laissé le souvenir de sa Passion et d'où s'épanchent perpétuellement sur les âmes les fruits de la Rédemption ? (Jo., VI, 56, 58). Par la Communion, et aussi par la visite au Saint-Sacrement, par l'adoration réparatrice, l'action de grâces et la supplication, qui unissent le fidèle au divin sacrifice de la messe.

Il n'est pas au monde d'œuvre plus grande, plus sainte, plus liturgique que le culte eucharistique en qui s'exercent envers le Christ, voilé sous les apparences, les vertus de foi, d'espérance, de charité, de religion, d'humilité et les dons du Saint-Esprit qui correspondent à ces vertus.

Tous, même les imparfaits et les faibles, peuvent et doivent aspirer à devenir de vrais adorateurs du Christ présent dans l'Eucharistie. Pour parvenir à un poste élevé dans la société civile, à celui d'avocat, de médecin, de professeur, etc... de grands efforts sont nécessaires et tout le monde n'en est pas capable. Mais les plus simples des fidèles peuvent s'adonner au culte eucharistique et, s'ils sont véritablement humbles et pieux, ils progresseront dans les voies de la perfection, suivant la parole du Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui peinez et souffrez et je referai vos forces » (Mat., XI, 28). La communion, en effet, nourrit l'âme afin qu'elle puisse éviter le péché, résister aux tentations de la chair et du démon et grandir dans l'amour de Dieu, que nous devons aimer « de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces ». Par la communion et l'adoration sont augmentés en elle les dons du Saint-Esprit et la docilité à son action. Considérons d'abord les quatre fins du Sacrifice divin.

II

La première est l'*adoration*. Ainsi l'holocauste où la victime était consumée tout entière en hommage à Dieu était le sacrifice parfait.

C'est un fait, hélas ! que les hommes oublient souvent le devoir de l'adoration de leur

Créateur et adorent la chair, l'argent, le progrès, la science ou s'adorent eux-mêmes, disciples d'une statolâtrie ou d'un rationalisme qui est le culte de la Raison déifiée, etc... C'est un autre fait que le Christ Sauveur est souvent abandonné, non seulement par les incrédules ou les indifférents, mais aussi par ses « fidèles » ingrats...

Sont-elles l'exception, les paroisses où Jésus vivant dans l'Eucharistie demeure seul bien souvent, pendant la semaine, alors qu'il pourrait être tous les jours source de grâce ? ou presque personne ne vient à la messe, sinon le dimanche, et personne ne visite le Saint-Sacrement ? Cela révèle non seulement une charité déficiente, mais une faible foi et une pauvre espérance, lesquelles se manifestent normalement par la vertu de religion.

Il faut donc nous rappeler souvent l'adoration du Christ Sauveur dans l'Eucharistie, qui répare tant d'ingratitudes, d'indifférence et d'oubli.

III

La deuxième fin du sacrifice divin est l'*action de grâces* pour tous les bienfaits de Dieu, c.-à-d. pour la création et l'élévation du genre humain à l'ordre surnaturel et à la gloire, pour l'Incarnation rédemptrice, pour l'institution de l'Eucharistie et de toutes les grâces qui en découlent, pour les innombrables messes et communions qui, depuis vingt siècles, ont fortifié les âmes.

Beaucoup d'hommes, ne prenant pas la peine d'y penser, sont coupables d'ingratitude, d'une ingratitude d'autant plus grande que le bienfait a été plus précieux et plus universel. Les enfants gardent généralement une certaine reconnaissance pour leurs parents, et beaucoup d''hommes n'en ont aucune pour Dieu qui est la source de tous les biens.

Comme cette ingratitude est collective, il est nécessaire que l'action de grâces offerte à Dieu soit collective et publique. C'est le deuxième but de l'Eucharistie, l' « action de grâces ». Elle, en effet, commémore parmi nous les plus admirables bienfaits de Dieu et nous applique les fruits du sacrifice de la croix. « La messe, disait le saint martyr anglais John Fisher, est comme le soleil spirituel qui nous illumine et nous réchauffe tous les jours ». C'était au temps de la Réforme où l'on rejetait la messe, où les temples étaient devenus froids, ayant perdu leur soleil spirituel.

Ces nouveaux bienfaits de la messe et de la communion méritent une nouvelle action de grâces. Le culte du Cœur eucharistique de Jésus y pourvoit. La dévotion au Cœur eucharistique est l'amour du Cœur qui nous a donné l'Eucharistie et qui chaque jour renouvelle ce don sublime.

IV

La troisième fin du sacrifice est *la réparation* des péchés commis contre Dieu et spécialement de ces sacrilèges dont la perversité est inspirée par le démon : Dieu seul connaît la malice de certains sacrilèges qui rappellent la trahison de Judas.

La messe et l'exposition publique du Saint-Sacrement veulent réparer, en rendant à Dieu et au Christ la gloire que certains leur refusent. Véronique, au Chemin de la Croix, offrit à Jésus cette réparation publique ; la réparation détourne du monde les châtiments que ses péchés ont mérités. Elle appelle la divine miséricorde pour les pécheurs, afin qu'ils reprennent le chemin du salut et la pénitence. Bien des âmes s'offrent en victimes, ainsi que Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus et sont des paratonnerres qui écartent les terribles châtiments. « Il nous a châtiés à cause de nos péchés et il nous sauvera à cause de sa miséricorde » (Tob., XIII, 5).

La réparation eucharistique prolonge celle de la croix et nous obtient la divine miséricorde.

V

La quatrième fin du sacrifice est *la supplication* pour obtenir le secours de Dieu et toutes les grâces nécessaires au salut, particulièrement la grâce de la persévérance finale que nous ne pouvons mériter de nous-mêmes, mais qui peut être obtenue par la prière et surtout par la prière suprême, la messe où est offert « le Christ toujours vivant afin de parler en notre faveur ». Unis à son intercession, comme à son adoration, à son action de grâces, à sa réparation, nos actes acquièrent par lui une valeur très grande.

Cette prière du Christ continue dans l'Eucharistie, même après la messe. Unissons-nous à la prière du Sauveur en priant non seulement pour nous, mais aussi pour l'Eglise, nos pasteurs, la paix, la concorde des peuples, la liberté de l'Eglise, la sanctification des âmes, la conversion des incroyants et des pécheurs.

* *

Parmi les âmes qui comprennent bien ces intentions du sacrifice, les unes, plus contemplatives, se tiennent comme Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur ou comme les anges adorateurs du ciel ; les autres s'enflamment d'amour et se consument comme la lampe de l'autel. Pour mieux dire, elles ressemblent à Marie au Cénacle après l'Ascension du Seigneur et continuent en quelque sorte sa prière pour l'Eglise.

S'il ne nous est pas possible de passer notre vie aux pieds du Maître, si notre existence ressemble davantage à celle de Marthe qu'à celle de Marie, du moins n'oublions pas Jésus présent parmi nous, et pour nous, au Saint-Sacrement. Offrons-lui notre activité, nos préoccupations, notre vie ; unis à lui, il nous transformera. Et réellement, dans la foi, nous vivrons de la vie « du Christ qui nous a aimés et s'est livré pour nous ». *Amen.*

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Journée Eucharistique

II

L'ACTION DE GRACES

Mes frères,

Il importe beaucoup dans la vie chrétienne, pour la sanctifier, de profiter des quelques instants qui suivent la messe où l'on a eu le bonheur de communier. Car il s'agit alors de recueillir les fruits que l'Eucharistie apporte avec elle. Il faut que nous nous entretenions avec Notre-Seigneur, pendant un temps plus ou moins long (là n'est pas l'essentiel ; les obligations et les possibilités de chacun entrent, d'ailleurs, ici en ligne de compte), mais avec les sentiments, qui, vraiment, conviennent. Ce n'est pas de la durée de notre action de grâces, que nous devons nous préoccuper, mais de son intensité, de sa ferveur...

* *

Nous essaierons d'abord de *faire le silence* en notre âme. Que rien ne vienne, avec notre complicité, nous distraire ! Que nos sens nous laissent en paix !

Il n'est pas nécessaire d'avoir la tête dans les mains, ni même de fermer les yeux : c'est pourtant d'un grand secours pour être recueilli. Ste Bernadette, quand elle était en présence du Saint-Sacrement, ramenait son voile en avant, de chaque côté, pour s'isoler davantage de tout ce qui l'entourait : elle se faisait ainsi, disait-elle, sa « petite chapelle ».

Ayons, nous aussi, notre « petite chapelle ». Fermons les portes de notre âme, et ses fenêtres ; n'y laissons pénétrer aucune pensée profane, ni l'image, trop captivante, d'aucune créature. Jésus l'habite. Il doit l'habiter seul, et, en ces moments-là, nous suffire. Faisons avec lui une solitude d'amour, *et laissons-le parler*. C'est dans ces minutes d'intimité parfaite, qu'il veut que nous écoutions avec soin ce qu'il a à nous dire. Car il a toujours quelque chose à nous dire : des félicitations, peut-être, à nous adresser, des encouragements, des consolations, ou des reproches... Il dissipera nos ténèbres, projettera quelques rayons de sa lumière sur notre vie... Il éclairera notre avenir et nous fera comprendre ce qu'il attend de nous. « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute » (I Reg., II, 10). « Vous avez les paroles de la vie éternelle » (Jo., VI, 69).

* *

Parlons-lui à notre tour. Malgré notre bonne volonté et notre respectueuse attention, l'avons-nous parfaitement compris ?

Disons-le lui. Prions-le d'avoir pitié de notre indigence, de ne pas se lasser, et d'être plus clair encore, sinon aujourd'hui, un autre jour et dans une autre action de grâces.

Le moment sera venu de lui présenter nos hommages.

a) *Nous l'adorerons,* présent en nous, comme dans un Tabernacle. Oh ! que les sentiments d'humilité qui conviennent à la créature vont de soi, en un pareil moment !... Dieu est en nous. Comparons et comprenons donc : Lui, nous ! Lui, si grand ; nous, si petits ! Lui, tout ; nous, rien ! C'est exactement cela, puisque ce que nous sommes, ce que nous avons, nous le tenons uniquement et totalement de sa bonté. « Oh ! l'admirable chose ! Le Seigneur est la nourriture du pauvre, de l'esclave, du dernier des hommes ».

b) Ainsi, ce premier devoir de l'adoration nous incitera à remplir le second : celui de la *reconnaissance,* de l'action de grâces proprement dite.

Est-il possible que ce soit lui qui ait daigné venir en nous, et consenti à s'abaisser jusqu'à nous !... « Vous, grand Dieu ! qui dans ce moment où j'ose vous parler, êtes connu et adoré par les chérubins et les séraphins les plus élevés en gloire, par les actes de l'humilité la plus profonde ! O souveraine et incomparable Majesté, est-il possible que vous soyez en moi, que je vous voie dans mon pauvre cœur, et que, pour y habiter, vous ayez daigné renverser les lois de la nature et opérer les plus grands miracles ? Un frémissement me saisit ; je me sens transporté hors de moi-même par l'étonnement que me cause la considération de cette faveur intime ».

Un célèbre auteur spirituel du XVIII[e] siècle s'efforçait d'éveiller ces sentiments dans l'âme du communiant. Il l'invitait, en outre, devant l'impuissance humaine à remercier dignement d'un tel bienfait N.-S. Jésus-Christ, à « offrir à Dieu toutes les actions de grâces qui ont été offertes à jamais, dans le ciel et sur la terre, par tous les anges, tous les hommes et toutes les créatures ; toutes les messes qui se diront dans toute l'Eglise pendant ce jour et jusqu'à la fin des siècles ; tout ce que vous êtes, tout ce que vous ferez et souffrirez pendant votre vie et surtout jusqu'à la première communion que vous aurez le bonheur de faire » (Saint-Jure). Il n'y a pas lieu de s'étonner d'une telle insistance : comment remercier, avec nos faibles ressources, ce Dieu fait homme pour nous, et qui nous livre, pour notre nourriture, sa divinité et son humanité ?...

c) Encouragés par cet inappréciable Bienfait, nous n'hésiterons pas à formuler nos *demandes.* Ne l'entendons-nous pas qui nous dit, plus doucement qu'à aucun autre instant : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon Nom, il vous le donnera ; jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon Nom !... » (Jo., XVI, 23).

Nous solliciterons toutes les grâces nécessaires, pour que la journée qui commence soit meilleure que les précédentes, et que tous nos actes concourent à notre sanctification : c'est là le plus important.

Quelles grâces ? — Mais il n'y a qu'à considérer l'Eucharistie elle-même, pour les connaître. Que se propose Jésus en se donnant à nous ? Pour tout dire d'un mot, il veut que